

L'éducation et les sciences dans la région de Banat à l'époque des Lumières

Le cas des Roumains

NICOLAE BOCŞAN

*« L'état de la langue
et celui de la nation
vont ensemble. »*
(Paul Iorgovici)

Nicolae Bocşan,
Professeur à l'Université Babeş-Bolyai
de Cluj-Napoca, spécialiste de l'histoire
moderne de la Roumanie (Lumières,
histoire de l'Église, culture).

AU XVIII^e siècle, au moment où, en passant à l'époque des Lumières, l'Europe redessina ses contours, elle y attachait également le territoire du Banat. Intégré à l'Empire autrichien suite à la paix de Passarowitz (1718), le Banat occupait une place privilégiée, à la rencontre de l'Europe de l'Est, récemment rattachée à l'empire, avec l'Europe classique ou, autrement dit, entre l'espace oriental et balkanique, d'un côté, et celui occidental et central, de l'autre. Situé à proximité de l'Empire ottoman, le Banat – la nouvelle conquête de la Maison des Habsbourg – bénéficia d'un statut juridique spécial issu de sa position géographique qui lui conférait de l'importance stratégique, militaire, politique et économique : le Banat se trouvait au croisement des routes commerciales vers les Balkans et le littoral et, en même temps, au carrefour des voies de communication reliant les autres territoires de l'empire avec l'Europe centrale, les Balkans et les territoires roumains danubiens. Son statut juridique particulier en tant que domaine de la Maison

des Habsbourg constitua un terrain propice à la mise en œuvre des réformes initiées par des monarques éclairés, sans aucune résistance de la part des états ou des ordres privilégiés, contrairement à ce qui s'était passé en Hongrie ou en Transylvanie ; le Banat fut un champ de convergence des civilisations et des influences culturelles, un territoire où la culture occidentale fusionna avec celle de l'Europe centrale et du Sud-Est.

Dans le Banat, l'époque des Lumières se superposait à une réalité complexe, traditionnelle du point de vue socioéconomique et administratif, mais soumise à une dissolution continue, raison pour laquelle le mouvement avait agi à des niveaux culturels distincts et avec des effets bien concrets. Un premier niveau fut celui de l'élite administrative et militaire, en fait, l'administration à l'intérieur de la province civile ou à sa frontière militaire ; la bureaucratie dirigeante était tributaire à la politique réformiste, aux changements proposés par le monarque, institutionnalisés par l'absolutisme éclairé ; elle constituait un groupe peu nombreux, mais qui avait promu le mouvement des Lumières conformément aux dispositions officielles. Au deuxième niveau se situait l'élite ecclésiastique qui avait suivi de manière plus ou moins fidèle le programme réformiste. Le troisième niveau s'édifiait autour de l'intelligentsia, des commerçants et des artisans, du clergé inférieur et des officiers de frontières, au fur et à mesure que ces associations sociales ou corps professionnels se cristallisaient en tant que porteurs du message des Lumières.

Le commencement des Lumières dans le Banat coïncida avec des manifestations similaires en Espagne, au Portugal, à Naples, en Toscane, à Milan ou bien en Russie, avec les événements d'Europe centrale et de l'Est, où la genèse du mouvement est située au milieu de la septième et au début de la huitième décennie du XVIII^e. Son apparition au Banat était en consonance avec des manifestations similaires en Transylvanie et dans les principautés danubiennes, où le réformisme phanariote et l'influence de la culture grecque avaient créé des prémisses favorables à l'affirmation des Lumières. Le mouvement s'était amplifié à partir de la dernière décennie du XVIII^e siècle jusqu'à la troisième décennie du XIX^e siècle. Ce fut la période de son expansion maximale dans le Banat, qui annonçait par ailleurs aussi sa crise, saisissable à partir de la troisième décennie – qui marque la transition vers le romantisme – et devenue évidente pendant la quatrième et la cinquième décennie du XIX^e siècle. La crise des Lumières, à côté de l'adoption de nouvelles mentalités et l'essor de la culture romantique, fut le résultat de la cristallisation et de la structuration des élites roumaines, mais également l'effet de la Révolution française et des guerres napoléoniennes.

C'est pendant la période mentionnée, en suivant les lignes officielles du réformisme que furent élaborés les éléments de la culture traditionnelle post-byzantine, incorporant l'héritage de l'humanisme et du baroque ainsi que les nouvelles influences des Lumières européennes. Le statut spécial du Banat assura le succès

du programme scolaire du réformisme, qui se proposait de former un citoyen éclairé avec un minimum d'instruction, capable de faire face aux tâches de la production préconisées par les échanges commerciaux, d'être un sujet fidèle au monarque et aux autorités, un contribuable permanent et un bon soldat. Dans la conception des cercles réformateurs, tributaires à l'*Aufklärung*, les desiderata d'intégration, de centralisation et de conservation de l'unité de la monarchie ne pouvaient être accomplis que par une œuvre éducative de grandes proportions, mise en place de manière unitaire par l'intermédiaire de l'École, de l'Église et des imprimeries, l'instruction et l'éducation devenant ainsi des composantes de la politique d'État.¹ La Cour impériale, surtout après la suppression de l'ordre des jésuites en 1773, prit le contrôle du système d'enseignement et commença à le réformer selon les exigences imposées par la raison d'État, l'instruction et l'éducation devant acquérir un caractère pratique, différencié en fonction de l'état social des sujets, utilitaire, rationaliste et moralisateur.

Le début de la réforme scolaire dans le Banat coïncida avec la réforme générale que Johann Ignaz von Felbiger mettait en œuvre en Autriche à travers le règlement général scolaire (*Allgemeine Schulordnung*, 1774).² Ce règlement ne s'appliquait qu'aux écoles allemandes de province et aux écoles situées à la frontière militaire. La Commission scolaire pour le Banat fut créée en 1773, Teodor Iancovici étant nommé directeur des écoles orthodoxes de province (1773-1782). En conséquence, un plan d'organisation des écoles nationales orthodoxes fut rédigé par les représentants illyriens à la Cour, qui complétait le Règlement illyrien de 1770 et allait être accepté par le Conseil impérial en 1772, avec la recommandation d'être appliqué de manière expérimentale dans le Banat. Les écoles orthodoxes de cette province civile furent donc organisées conformément aux *Regulae directivae* de 1774 et au *Schulpatent* de 1774.³ En vertu des prévisions stipulées dans les *Règles directives pour l'amélioration de l'enseignement dans les écoles primaires ou triviales serbes et roumaines non uniates*, Iancovici rédigea le Plan d'organisation des écoles triviales dans le Banat, en fait un règlement d'application de la loi, approuvé par la Cour le 29 novembre 1774. La législation scolaire pour le Banat fut consacrée par la Patente scolaire de 1776 qui compléta les prévisions stipulées dans les *Regulae directivae*.⁴

L'enseignement primaire devenait ainsi une composante de la politique d'État, dont le but était d'assurer l'alphabétisation de la population du Banat. Le règlement stipulait l'obligation des villages d'entretenir l'école et de soutenir le processus éducatif ; la séparation des fonctions de prêtre et d'instituteur ; la rédaction d'un cursus en vue de l'uniformisation des disciplines et des méthodes d'enseignement ; l'obligation des élèves de 6 à 12 ans de suivre les cours ; la double subordination des écoles aux autorités politiques et ecclésiastiques.⁵

Suite à l'annexion du Banat au Royaume de Hongrie (1779), les écoles primaires de cette province furent subordonnées au district scolaire d'Oradea, pas-

sant ainsi sous la juridiction de la loi scolaire de la Hongrie, *Ratio Educationis* (1777) ; cette loi assurait un contenu pratique à l'enseignement dans l'esprit étatiste précédent, instituait une plus grande différenciation du cursus selon le statut social des parents et garantissait l'utilisation de la langue maternelle dans l'enseignement.⁶

Joseph II préserva cette législation scolaire et la fit compléter des décrets de 1782, 1783 et 1784. Dans les circonstances de la révolte des paysans de Transylvanie en 1784, suite à un décret impérial, le Conseil de lieutenance ordonna aux comitats de Banat de rédiger un projet d'organisation de l'enseignement orthodoxe dans les langues maternelles du Banat, selon les conditions locales.⁷

Le nombre croissant de documents scolaires normatifs montre le rôle important que jouait le Banat en tant que terrain d'expérimentation de la réforme scolaire. La pratique du réformisme éclairé – tel qu'il s'est d'ailleurs affirmé dans les autres domaines – assura une ample vulgarisation des décrets et des lois scolaires, qui furent traduits en roumain et disséminés par l'intermédiaire de l'administration et de l'Église. Après avoir été traduite du serbe, la Patente scolaire de 1776 fut imprimée en roumain sous le titre *La norme scolaire*.⁸

L'Église orthodoxe fut associée aux besoins de la raison d'État ; grâce aux lettres circulaires de ses évêques, elle dissémina les avantages de la scolarisation, les facilités offertes, les dispositions concernant les écoles, de même que les mesures d'ordre punitif contre ceux qui ne les mettaient pas en œuvre. En 1810 Uroš Nestorović fut nommé à la tête des écoles nationales orthodoxes de Hongrie ; il élabora un plan de réorganisation de l'enseignement primaire et de formation d'instituteurs qualifiés, proposant la création d'une école pédagogique roumaine, qui serait approuvée par l'empereur en 1811. Le plan général de Uroš Nestorović fut sanctionné par l'empereur en 1812, publié en 1813 et ensuite disséminé par l'intermédiaire des lettres circulaires ecclésiastiques. Il contenait de nouvelles prévisions concernant le soutien matériel apporté aux écoles primaires par le fonds des écoles orthodoxes et le propriétaire, dont les droits et les obligations augmentèrent. Ce plan stipulait avec une plus grande sévérité l'obligation des villages de faire bâtir des écoles et de soutenir le processus d'enseignement. La nomination de l'instituteur se faisait avec l'accord du village et du directeur de l'école, mais la fonction d'enseignant jouissait d'une plus grande stabilité grâce aux contrats scolaires conclus entre les villages et l'instituteur et à l'obligation de scolarisation et d'assiduité.⁹ Les règlements concernant les questions scolaires furent imprimés sous forme de brochures portant le titre générique de *Règles scolastiques* ou *Instructions pour les écoles roumaines de Banat*, parues en plusieurs éditions au début du XIX^e siècle.¹⁰

L'ample vulgarisation de la politique scolaire explique le succès de la réforme scolaire dans la province de Banat, même si les résultats ne furent pas au niveau

des attentes, surtout après 1790, pendant la réaction des nobles, lorsque l'organisation du réseau scolaire enregistra un recul.

Le processus d'alphabétisation fut intensif dans le Banat, ce qui se traduisit à court terme par l'apparition d'une couche significative de population possédant un niveau minimal d'instruction. Le réseau scolaire se multiplia par 6,4 pendant un demi-siècle (jusqu'en 1821), lorsqu'on comptait 425 écoles orthodoxes. Le nombre d'écoles allemandes se multiplia par 1,5.¹¹ Le réseau de toutes les écoles roumaines, serbes et allemandes compta 520 établissements jusqu'au début du XIX^e siècle, ce qui revenait, en moyenne, à une école pour chaque localité.¹² En 1810, toutes les localités placées sous la protection du régiment de gardes-frontière roumain-illyrien avaient leur propre école. Des écoles triviales furent fondées dans les localités situées à la frontière militaire du Banat, où l'enseignement se déroulait en allemand ; il y en avait 30 en 1787, leur nombre se stabilisant plus tard à 20.¹³

La création et le fonctionnement d'un réseau d'écoles primaires en roumain, serbe ou allemand furent les conséquences les plus importantes du réformisme. L'efficacité de la réforme scolaire et l'ampleur du processus d'alphabétisation dans le Banat sont mieux illustrées par la croissance continue et rapide de la population scolaire. De 1 275 élèves inscrits en 1771, on arriva à 17 000 en 1821 dans la province civile¹⁴ ; l'assiduité scolaire était cependant déficitaire et ne représentait que 51 % en 1821.¹⁵ Elle était meilleure dans les localités situées à la frontière militaire, dépassant fréquemment 60 % du nombre d'élèves recensés¹⁶ ; c'est ici que fut introduit l'enseignement primaire obligatoire en 1829.¹⁷

Le niveau d'alphabétisation de la population du Banat était comparable à celui de la région de Vienne, proche de celui enregistré en Angleterre et au Pays de Galles et supérieur à celui rencontré dans plusieurs régions de France. L'alphabétisation de la population scolaire dans les localités de frontière atteignit un niveau comparable à celui des pays d'Europe de l'Ouest ou de la Prusse avant la fin de la première moitié du XIX^e siècle.¹⁸

À côté de la croissance du nombre des élèves instruits, les réformes scolaires autrichiennes contribuèrent à la création d'un corps professionnel individualisé comprenant enseignants, instituteurs, prêtres, catéchètes, proviseurs qui allaient constituer une partie importante de l'élite du Banat. Le nombre d'instituteurs augmenta de manière constante jusqu'au début du XIX^e siècle. On en comptait 549 en 1802, dont 413 orthodoxes, la plupart qualifiés grâce aux cours de formation et de perfectionnement organisés par les proviseurs de Timișoara, tels Teodor Iancovici et ses successeurs, Avram Mrazovici, Vasile Nicolici et Grigore Obradovici.¹⁹

L'alphabétisation explosive dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle rendit possible l'extension de la frontière de l'éducation jusqu'au deuxième niveau

d'instruction, comme l'appelait Pierre Chaunu, pour atteindre plus tard les niveaux de 3 à 5, le dernier assigné à la formation universitaire.

Les écoles pédagogiques fondées par Uroš Nestorović à Arad et à Sânanđrei, à l'usage des Roumains et des Serbes, de même que celles qui allaient ouvrir leurs portes à Caransebeș et Biserica Albă jouèrent un rôle important dans la formation des instituteurs roumains et serbes. Entre 1814 et 1847, la grande majorité (75 %) des diplômés de l'École normale de Arad fut originaire de Banat.²⁰

Le nombre de Roumains qui suivirent les cours des lycées et des universités augmenta de manière significative. Outre les écoles pédagogiques et les séminaires théologiques de Arad et Vršac, fondées en 1822, les écoles secondaires les plus fréquentées furent le Collège piariste de Timișoara, l'École latine de Oravița et le Collège de Lugoj. Entre 1805 et 1825, un quart des élèves du Collège piariste fut orthodoxe, leur nombre parvenant à 113 élèves ; de 1845 à 1846, 92 sur 326 élèves furent orthodoxes. De 1837 à 1851, au Collège de Lugoj, il y avait 457 élèves orthodoxes sur un total de 1 259.²¹ Les Roumains de Banat étudièrent aussi au Lycée piariste de Szeged, de même qu'aux lycées de Blaj, Beiuș et Arad.

Suite à la législation des années 1791-1792, par laquelle le statut des orthodoxes fut mis sur pied d'égalité avec celui des autres confessions, la population orthodoxe commença à montrer un intérêt accru pour l'enseignement secondaire et supérieur ; de plus, le décret impérial du 26 avril 1791, qui permettait l'accès des orthodoxes aux dignités publiques, détermina les évêchés à conseiller la population de fréquenter les universités ou les écoles supérieures.

L'itinéraire de la formation de l'intelligentsia roumaine du Banat passait aussi par l'Académie de Droit d'Oradea, qui accueillit la plupart de ceux qui avaient choisi une carrière juridique et constitua, d'une certaine manière, un passage obligatoire avant la finalisation de leurs études à Pest. Le parcours de la formation intellectuelle des Roumains du Banat ne pouvait pas contourner l'Université de Pest, qui comptait en 1830 environ 40 étudiants de cette province. Bénéficiant du soutien de la colonie macédo-roumaine de la capitale de Hongrie – qui avait une association culturelle organisée autour de la Typographie de Buda, une école roumaine, la Société des Femmes et le Salon littéraire organisé dans la maison du commerçant Atanasie Grabovschi – les étudiants roumains suivirent surtout des cours de droit, philosophie et médecine, devenant titulaires de diplômes de docteurs dans leurs domaines.²² En ce qui concerne la formation artistique, les destinations préférées étaient Vienne et Munich.²³

Le passage rapide de l'alphabétisation à l'instruction moyenne et supérieure rendit possible la cristallisation d'une élite intellectuelle roumaine dans le Banat ; elle accomplit une œuvre de création dans plusieurs domaines – pédagogie, linguistique, histoire, interprétation du folklore – enregistrant des progrès

notables du point de vue du savoir et des réalisations scientifiques originales. Les contributions les plus originales dans le domaine de la pédagogie appartiennent à Paul Iorgovici (1764-1808) et sont présentées dans son ouvrage intitulé *Observations sur la langue roumaine* (1799) ; pour lui, l'éducation est associée à l'idée de nature. Fondée sur l'éthique des Lumières, sa conception repose sur l'antinomie entre le bien et le mal, selon laquelle il définit ses composantes en s'appuyant sur le droit naturel.²⁴ Les contributions de Grigore Obradovici et de Dimitrie Țichindeal s'inscrivent dans la même direction. Bien qu'il ne soit pas original dans son *Guide pour les instituteurs scolaires* (1818),²⁵ Ioan Mișu y fait une synthèse des contributions de August Hermann Niemeyer présentées dans *Grundsätze der Erziehung und des Unterrichts*. Niemeyer fut l'auteur allemand le mieux connu et le plus lu dans les écoles roumaines,²⁶ ce qui atteste la présence précoce du néoromantisme dans la culture roumaine, car le pédagogue allemand fut considéré comme le successeur de Kant et le précurseur de Herbart en matière de pédagogie.²⁷ Dans le sillage de Niemeyer, Mișu distinguait l'instruction de l'éducation. Dans sa conception, l'éducation avait une acception exclusivement morale, sa finalité visant la perfection morale en particulier et toutes les facultés humaines en général. En fait, dans son manuel, Mișu faisait une synthèse des principales théories du siècle et mettait en avant la philosophie de l'*Aufklärung* et des Lumières françaises et anglaises.²⁸

La conception pédagogique de Constantin Diaconovici-Loga (1770-1850) se fondait toujours sur le dualisme éclairer-éduquer, mais déplaçait leur objectif de l'individu vers la nation. Ce fut dans cette perspective-là qu'il définit le concept d'éducation nationale associé à celui d'éclairer le peuple.

Dans son *Guide sur le savoir-faire social* (1830), Damaschin Bojincă (1802-1869) promut une conception culturalisante de l'éducation – qui comprenait l'école, la société, la famille, l'autoéducation –, et intégra toutes ces composantes dans une vision harmonieuse sur l'être humain. Chez Bojincă, le moyen central par lequel l'être humain parvenait à la culture, c'était la conjonction éduquer-éclairer.²⁹

L'éducation, thème distinct et, pourtant, intégré dans tous les domaines, c'était l'idéal de l'époque. Le débat pédagogique était associé à celui philosophique et anthropologique et faisait partie des préoccupations du siècle. Tout en accompagnant l'œuvre d'éclairer et de donner accès à la culture, l'éducation apparut comme l'idéal suprême des Lumières roumaines, comme un facteur de progrès et d'émancipation et, en même temps, comme le moyen principal à l'aide duquel on pouvait modeler un nouvel archétype humain. Dans la généralité de la conception pédagogique qui fit fondre des thèmes et des motifs relevant pratiquement de tous les domaines du livre, on reconnut, en fait, le pédagogisme universel des Lumières, ainsi que leur anthropocentrisme et humanisme.³⁰

DOMAINE PRÉFÉRÉ des Lumières, une sorte de mode au XVIII^e siècle – selon Georges Gusdorf – l'essor de la langue encouragea un courant grammairien sans précédent, connexe au *Weltanschauung* relevant généralement des Lumières, courant légitimé par l'anthropocentrisme de l'époque, par l'idéal d'éclairer le peuple ou, en Europe centrale et du Sud-Est, par les impératifs de la définition de l'identité nationale.

Issues des commandements rationalistes de ces idéals, les préoccupations pour la langue se constituèrent dans un domaine autonome du savoir, aux velléités déclarées de nature épistémologique. La linguistique du XVIII^e siècle évolua entre les limites de la grammaire rationnelle et de la grammaire historique.³¹

Réclamé par les exigences mentionnées, l'essor de la langue apparut comme l'expression du progrès culturel et scientifique. Les recherches linguistiques entreprises dans la province du Banat à l'époque des Lumières témoignent de la conception rationaliste et philosophique de la grammaire générale (recherches systématisées de manière doctrinaire par Paul Iorgovici selon le modèle de la théorie de Condillac) et, à la fois, des éléments de grammaire historique, retrouvables chez Herder dans l'espace culturel allemand et, plus tard, chez August Ludwig Schlözer.

En tant que science de la langue, développée de manière autonome, la linguistique roumaine oscille entre la grammaire générale, chez Paul Iorgovici, et la grammaire positive, chez Constantin Diaconovici-Loga, présentant une série de considérations d'ordre théorique et pratique retrouvables aussi dans d'autres approches linguistiques – dont celles de Gheorghe Roja – ou dans quelques textes à caractère polémique écrits par Damaschin Bojincă et Eftimie Murgu.

Les préoccupations pour la langue, sans exception, ont comme point de départ le modèle de la langue latine en ce qui concerne le lexique, l'orthographe ou bien la grammaire, postulant un comparatisme avant la lettre, légitimé par une série de facteurs d'ordre scientifique, politique ou national.³²

En reprenant les idées de l'humanisme roumain ou européen, qui avait pour la première fois énoncé la relation entre le roumain et le latin, la linguistique des Lumières lui ajouta la démonstration scientifique, rationnelle et historique, associée à une théorie générale des origines, ainsi que des préoccupations visant le développement, la création de normes et l'unification de la langue roumaine littéraire. Cette préoccupation pour la langue, à tous les niveaux, fut générale en toute l'Europe des Lumières, étant d'ailleurs inaugurée par la *Grammaire de Port-Royal* – où le latin exerçait le rôle de grammaire générale – et mise ensuite sous le signe de l'exemple classique dans le contexte du « retour à l'antiquité ». À cette époque-là, le latin était la langue de référence pour toute tentative de rationalisation du domaine linguistique.³³ L'option des Roumains pour le modèle de la langue latine suppose aussi des motivations d'ordre idéologique, is-

sues du besoin de démontrer les origines romanes en tant que composante de l'identité nationale. Le retour à l'antiquité, au modèle de la grammaire latine, a également une motivation méthodologique tenant de la logique des Lumières et de leur méthode analytique, qui postulait « le retour aux origines », raison fondamentale pour la plupart des grammairiens du Banat. En ce cas, la motivation idéologique coïncide avec les rigueurs de la méthode analytique, car l'élément originaire qui se trouve au fondement de la nation roumaine est la romanité du peuple roumain et la latinité de sa langue.³⁴

L'universalisme rationaliste de la linguistique du XVIII^e siècle s'est exprimé dans l'idéal de la grammaire générale, rationaliste et philosophique, en fait, une métagrammaire d'une métalangue. Puisant dans la conception générale des Lumières sur l'être humain et sur la nature, la linguistique rationaliste du XVIII^e siècle peut être comprise comme une philosophie du langage. La rationalité de la grammaire générale suppose l'instauration d'un certain ordre dans la diversité en la réduisant à l'unité. Autrement dit, cela suppose l'élaboration d'un code grammatical, antérieur à la logique et à la chronologie de l'exercice de la faculté linguistique, à fonction normative. La distinction entre la grammaire générale et la grammaire positive représente, en fait, deux niveaux différents d'abstraction, la première étant, en effet, une théorie préliminaire antérieure à toute langue positive.³⁵

Condillac fut celui qui paracheva la théorie linguistique du siècle. La grammaire générale a accredité l'idée d'une linguistique naturelle selon laquelle, à un moment donné, la langue aurait atteint un certain degré de rationalité. Elle acquérait ainsi une fonction active dans le processus du savoir, dans la genèse de la pensée, étant associée à l'impression et à la perception. Le rapport entre l'idée, le signe et la parole associait la psychologie et la logique à la linguistique, en conférant à la grammaire un rôle clé dans le processus du savoir.

L'idée d'une grammaire philosophique fut partagée dans les études linguistiques menées dans le Banat par Paul Iorgovici, grâce à ses *Observations sur la langue roumaine*, œuvre singulière dans les préoccupations linguistiques des Lumières roumaines, tributaires, par leur caractère théorique, à la grammaire de Condillac.³⁶ Cette esquisse de la théorie du savoir développée par Iorgovici porte l'empreinte de la conception sensualiste du modèle français, dont il s'est éloigné par la suite, en faveur de l'apriorisme d'origine leibnizienne, emprunté, probablement, à la philosophie de Christian Wolff. Chez Iorgovici le langage apparaît comme une expression de la raison, un instrument de la pensée et un moyen par lequel celle-ci s'exprime.³⁷ Suivant Condillac, Iorgovici définissait le mot en tant que signe de l'idée. Les règles qui président à la formation d'une langue faisaient l'objet de la grammaire générale ou rationnelle, alors que Iorgovici définissait la grammaire comme « le livre qui enseigne les règles d'orthographe, de pronon-

ciation, les modalités de lier plusieurs mots ou de faire des constructions selon la propriété et la spécificité de la langue ». Dans un sens plus large, suivant toujours Condillac, Iorgovici conférait à la grammaire le rôle de « clé », d'introduction à l'univers du savoir, à côté de celui de règle, de norme.³⁸

La méthode analytique, spécifique des Lumières, mena Iorgovici vers une approche historique de la langue, vers une linguistique historique. Le phénomène est général en Europe, y compris dans le milieu culturel français, pour ne pas évoquer le milieu allemand ou anglais, où l'on assiste à un retour aux ressources archaïques de la culture, à la contestation de l'universalité en faveur de la diversité et des particularismes. À partir de la théorie de Condillac sur la genèse des langues qui les rend différentes du point de vue de leur ancrage temporel et spatial, la linguistique européenne a évolué jusqu'à la vision préromantique de Herder, Monboddo, Bertuch et Vater, qui allaient définir la langue comme l'expression de l'esprit des nations. L'idée apparaissait aussi chez Iorgovici, qui écrivait que « l'état de la langue et celui de la nation vont ensemble ».³⁹

Certaines idées rationalistes figurant dans l'arsenal de la grammaire générale appurent aussi disséminées dans d'autres études de linguistique ou des travaux incorporant l'argument linguistique. En l'occurrence, on cite en exemple Constantin Diaconovici-Loga, pour qui la grammaire signifiait « apprendre la langue et déchiffrer d'autres matières ».⁴⁰

Dans la perspective rationaliste de la norme, l'idéal de la génération fut celui d'établir certaines règles générales, conformément à la spécificité de la langue roumaine qui pourrait orienter la grammaire, le dictionnaire et le vocabulaire. Les trois plans des préoccupations linguistiques – scientifique, idéologique et de développement de la langue – ont comme point de départ une conception unitaire, rationaliste et historique de la langue, perçue en relation avec l'avenir de la nation.⁴¹ Les contributions théoriques sur le vocabulaire confèrent à celui-ci le rôle de norme pour le lexique, qui aurait dû être enrichi selon des principes et des règles rationnelles, afin d'amener la langue à un haut niveau d'expression. Les moyens proposés par les grammairiens du Banat pour l'enrichissement du lexique furent l'emprunt (les néologismes) et la dérivation. Ceux-ci avaient comme source principale la langue latine, le vocabulaire représentant l'un des arguments capables de démontrer la latinité de la langue.⁴²

Parmi les représentants du Banat, ce fut Constantin Diaconovici-Loga qui développa la grammaire positive dans son œuvre intitulée *Grammaire roumaine*, publiée en 1822. Fondée sur une conception rationaliste, la grammaire positive avait une fonction complexe à l'époque, à la fois normative et éducative.⁴³

Le renouvellement de la conception et de la méthode linguistique se reflète aussi dans la démarche visant l'élaboration d'une terminologie grammaticale moderne, consistant principalement dans l'adaptation des termes latins à la spécificité de la grammaire roumaine.⁴⁴

L'orthographe fut un thème central des débats linguistiques, surtout en ce qui concerne leur volet idéologique. Le plaidoyer pour l'introduction de l'alphabet latin de Gheorghe Roja et Constantin Diaconovici-Loga engendra un mouvement à l'appui de cette cause, qui était identifiée à celle nationale. Argument en faveur de la latinité, l'introduction des caractères latins dans l'écrit eut également une signification nationale. À côté de la motivation idéologique, le principe étymologique avait lui aussi une motivation normative, dictée par les impératifs de l'unification de la langue littéraire et constituant le fondement de l'orthographe unitaire.

Pendant la dernière étape des Lumières, phase de transition vers le romantisme, l'argument linguistique fut utilisé de plus en plus par Damaschin Bojină et Eftimie Murgu, dans leur tentative de définir l'identité nationale. Pour les représentants de cette génération, la langue était une caractéristique de la nation et un de ses facteurs d'unité. Le plus proche de la conception herderienne fut Eftimie Murgu (1805-1870), qui écrivait que « la langue et la nation sont à la fois liées et égales de la manière la plus intime ; par conséquent, la formation de la nation ne peut être favorisée que par la formation de la langue ». ⁴⁵ Dans sa polémique (1830) avec Sava Tekelija-Popović, il a plaidé pour la latinité de la langue qui, selon lui, dérivait de sa structure grammaticale, du fonds principal de mots et de son caractère. L'argument linguistique constituait l'un des moyens censés définir l'identité de la nation, car la latinité et la romanité représentaient les principales composantes de l'identité des Roumains. Le même philosophe réhabilitait la langue populaire du point de vue esthétique, idéologique et national. C'était, en fait, une nouvelle orientation dans l'esthétique, dans la recherche sur le folklore, qui inaugurait la conception romantique de culture populaire. ⁴⁶ La tentative de concilier le rationalisme avec l'historisme est à retrouver aussi dans les ouvrages d'ethnographie, de folklore, ⁴⁷ dans les écrits historiques ou les contributions théoriques à caractère politique intégrées au libéralisme précoce de l'Autriche. ⁴⁸

À partir de traductions, interprétations ou imitations de quelques modèles européens, les ouvrages à caractère scientifique des Roumains du Banat évoluèrent, avant la fin de la cinquième décennie du XIX^e siècle, jusqu'aux créations originales, dont la plupart consacrées aux impératifs de définir l'identité nationale.

□

Notes

1. Lucia Protopopescu, *Contribuții la istoria învățămîntului din Transilvania (1774-1805)*, Bucarest, Ed. Didactică și Pedagogică, 1966, p. 18.
2. Victor Țârcovnicu, *Istoria învățămîntului din Banat pînă la anul 1800*, Bucarest, Ed. Didactică și Pedagogică, 1978, p. 126 (désormais : *Istoria învățămîntului din Banat*).

3. *Ibid.*, p. 128.
4. Pour le texte de la patente traduit en roumain, voir Ioan Dimitrie Suci et Radu Constantinescu, *Documente privitoare la istoria Mitropoliei Banatului*, vol. I, Timișoara, Ed. Mitropoliei Banatului, 1980, p. 360-367.
5. Țârcovnicu, *Istoria învățămîntului din Banat*, p. 128-132.
6. *Ibid.*, p. 136-138.
7. *Foaia diecezană* (Caransebeș), XXIX, n° 24, 1914.
8. Aurel Răduțiu et Ladislau Gyémánt, *Repertoriul actelor oficiale privind Transilvania tipărite în limba română (1701-1847)*, Bucarest, Ed. Științifică și Enciclopedică, 1981, p. 90.
9. Vasile Popeangă, *Un secol de activitate școlară românească în părțile Aradului 1721-1821*, Arad, Comitetul de Cultură și Educație Socialistă al Județului Arad, 1974, p. 55-56 (désormais : *Un secol de activitate școlară*) ; Archives de l'Archevêché de Timișoara et de Caransebeș, XXXVI, *Protocolul de circulare al parohiei Jebel* (Le protocole des lettres circulaires de la paroisse de Jebel), f. 147-151.
10. *Regulele scolasticești care sunt orânduite și așezate pentru ținerea și procopseala școalelor românești celor din Țara Ungurească și din părțile ei împreunate*, Buda, 1806 (une édition identique à la première parut en 1816) ; *Instrucțiunile pentru școalele românești din Banat*, Buda, 1809 (une nouvelle édition fut publiée en 1815).
11. Pour la statistique des écoles, voir Țârcovnicu, *Istoria învățămîntului din Banat*, p. 78 ; Petru Radu et Dimitrie Onciulescu, *Contribuții la istoria învățămîntului din Banat pînă la 1800*, Bucarest, Litera, 1977, p. 128 ; Hans Wolf, *Das Schulwesen des Temeswarer Banats im 18. Jahrhundert*, Baden bei Wien, R. M. Rohrer Verlag, 1935, p. 181 ; Popeangă, *Un secol de activitate școlară*, p. 79.
12. Țârcovnicu, *Istoria învățămîntului din Banat*, p. 151.
13. *Ibid.*, p. 164.
14. Pour la statistique des écoles, voir *ibid.*, p. 78 ; Archives Nationales: Service du département de Cluj, Fonds « Direcția școlară Oradea », 1781, HNB, 1 ; Popeangă, *Un secol de activitate școlară*, p. 79-81.
15. Costin Feneșan, « Contribuții la istoricul învățămîntului în granița militară bănățeană la sfîrșitul secolului al XVIII-lea și începutul secolului al XIX-lea », in *Studii de istorie a Banatului*, II, 1970, p. 96 sq.
16. *Ibid.*
17. Victor Țârcovnicu, *Contribuții la istoria învățămîntului românesc din Banat (1780-1918)*, Bucarest, Ed. Didactică și Pedagogică, 1970, p. 72 (désormais : *Contribuții*).
18. Pour des données sur l'évolution de l'alphabétisation en Europe et en France, voir Pierre Chaunu, *La Civilisation de l'Europe des Lumières*, Paris, Arthaud, 1971, p. 143-151 ; Michel Vovelle, « Y a-t-il eu une révolution culturelle au XVIII^e siècle ? Culture populaire et alphabétisation en Provence », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, XXII, 1975, p. 89-141 ; Wladimir Sachs et François Furet, « La Croissance de l'alphabétisation en France (XVIII^e-XIX^e siècle) », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 29, n° 3, 1974, p. 714-737.
19. Pour la statistique des instituteurs, voir Victor Țârcovnicu, Petru Radu, Dimitrie Onciulescu, Vasile Popeangă, *op. cit.*

20. Teodor Botiș, *Istoria Școlii normale (Preparandiei) și a Institutului teologic ortodox român din Arad*, Arad, Ed. Consistorului, 1922, p. 415-439.
21. Ioan Dimitrie Suci, *Monografia Mitropoliei Banatului*, Timișoara, Ed. Mitropoliei Banatului, 1977, p. 144.
22. Gheorghe Bogdan-Duică, *Eftimie Murgu*, Bucurest, Monitorul Oficial și Imprime-riile Statului, Imprimeria Națională, 1937.
23. Viorel Țigu, « Tradiție și artă bisericească în Banat », *Mitropolia Banatului*, XIX, n° 7-9, 1969, p. 443.
24. Paul Iorgovici, *Observații de limba rumânească*, Buda, 1799.
25. *Manuductor pentru învățătorii scolasticești sau Îndreptare către cuviincioasa împlinire a dregătoriei învățătoarești*, Buda, 1818.
26. Fritz Valjavec attribua la rédaction de ce guide à Naum Petrovici (voir *Geschichte der deutschen Kulturbeziehungen zu Südosteuropa. III. Aufklärung und Absolutismus*, Munich, R. Oldenbourg Verlag, 1958, p. 405), mais la comparaison avec les manuscrits des cours de pédagogie délivrés par Ioan Mihuč à l'École normale de Arad montre que ce dernier fut le vrai auteur du guide.
27. George G. Antonescu, *Istoria pedagogiei : Doctrinile fundamentale*, Bucurest, Casa Școalelor, 1927, p. 489.
28. Pour Ioan Mihuč, voir Vasile Popeangă, « Un manuscrit de metodică și pedagogie din 1815 », *Revista de pedagogie* (Bucarest), XVI, n° 5, 1967, p. 15-18 ; id., *Un secol de activitate școlară*, p. 240 ; Țarcovnicu, *Contribuții*, p. 78-79.
29. Damaschin T. Bojincă, *Scrieri. De la idealul luminării la idealul național*, éd. Nicolae Bocșan, Timișoara, Facla, 1978, chapitre « Morala și pedagogia ».
30. Adrian Marino, « Ilumiștii români și idealul luminării », *Iașul literar* (Iași), XVI, n° 3, 1965.
31. Georges Gusdorf, *L'Avènement des sciences humaines au siècle des Lumières*, Paris, Payot, 1973, p. 200.
32. Pour les préoccupations linguistiques au Banat, voir : « Primii gramatici bănățeni », *Foaia diecezană*, XXXVII, n°s 11-14, 20, 28, 31, 1922 ; Aurel Nicolescu, *Școala Ardeleană și limba română*, Bucurest, Ed. Științifică, 1971 ; Mircea Popa, « Școala Ardeleană și mișcarea filologică sud-dunăreană », in *Radovi Simpozijuma o Jugoslovensko-Rumunskim Uzajamnostima u Oblasti Narodne Književnosti = Actele Simpozionului dedicat reciprocităților iugoslavo-române în domeniul literaturii populare (Zrenjanin, 9-13. X. 1974)*, Pančevo, 1977, p. 375-399.
33. Gusdorf, p. 203 sq.
34. Lucian Blaga, *Gîndirea românească în Transilvania în secolul al XVIII-lea*, éd. G. Ivașcu, Bucurest, Ed. Științifică, 1966, p. 133.
35. Gusdorf, chapitre « La grammaire générale et l'univers du discours ».
36. Dimitrie Popovici, *La Littérature roumaine à l'époque des Lumières*, Sibiu, Ed. Centrului de Studii și Cercetări privitoare la Transilvania, 1945, p. 268 ; Adrian Marino, « Ilumiștii români și problema cultivării limbii », II, *Limba română* (Bucarest), XIII, n° 6, 1964, p. 571-586 ; Crișu Dascălu, « Iorgovici și Condillac », *Limba română*, XX, n° 5, 1971, p. 497 ; Doina Bogdan-Dascălu et Crișu Dascălu, « Studiu introductiv » à Paul Iorgovici, *Observații de limba rumânească*, Timișoara,

- Facla, 1979, chapitre « Concepția lingvistică » ; Paul Miclău, *Semiotica lingvistică*, Timișoara, Facla, 1977, p. 24-27.
37. Bogdan-Dascălu et Dascălu, p. 18.
38. Nicolae Balotă, « Rosturile gramaticii », in *Umanități : eseuri*, Bucarest, Eminescu, 1973, p. 111.
39. Iorgovici, p. 21.
40. Nicolescu, p. 115.
41. Pour plus de détails, voir Victor V. Grecu, *Școala Ardeleană și unitatea limbii române literare*, Timișoara, Facla, 1973 ; Adrian Marino, « Les Lumières roumaines et l'illustration de la langue », in *La Culture roumaine à l'époque des Lumières*, éd. Romul Munteanu, vol. I, Bucarest, Univers, 1982, p. 307-361.
42. Sur l'amélioration qualitative de la langue par l'augmentation et l'activation du vocabulaire, voir Olimpia Șerban et Eugen Dorcescu, « Studiu introductiv » à Constantin Diaconovici-Loga, *Gramatica românească*, Timișoara, Facla, 1973, p. 15.
43. *Ibid.*, p. 12.
44. Nicolescu, p. 125.
45. Eftimie Murgu, *Scriseri*, éd. Ioan Dimitrie Suci, Bucarest, Ed. pentru Literatură, 1969, p. 371.
46. *Ibid.*, p. 267.
47. Nicolae Bocșan, « Interesul pentru etnografie și folclor la iluminiștii români din Banat », in *Romania Occidentalis. Romania Orientalis. Volum omagial dedicat prof. univ. dr. Ion Taloș*, éds. Alina Branda et Ion Cuceu, Cluj-Napoca, Ed. Fundației pentru Studii Europene et Ed. Mega, 2009, p. 67-74.
48. Nicolae Bocșan, *Contribuții la istoria iluminismului românesc*, Timișoara, Facla, 1986, p. 264-271.

Abstract

Education and Sciences in the Region of Banat during the Enlightenment:
The Case of the Romanians

Imperial Banat was a region congenial to reform experiments run by the enlightened monarchs of the Habsburg Empire. Particularly successful the reforms in education played a crucial role in the eradication of illiteracy and the development of the instruction process, shaping the future Romanian elite as a socially distinct body. Access to higher education paved the way for the formation of a local intelligentsia and for its involvement in social life, resulting in impressive cultural and scientific achievements attuned to the European spirit. The study presents an in-depth approach to these accomplishments in the field of education and linguistics.

Keywords

Enlightenment, education reform, enlightened monarchs, education, linguistic outlook